


Cécile Rastoin, *o.c.d.*
Didier-Marie Golay, *o.c.d.*

AVEC EDITH STEIN

Découvrir le Carmel français

 Éditions du Carmel

Carmel vivant
Série Edith Stein

2

Cécile Rastoin, *o.c.d.*
Didier-Marie Golay, *o.c.d.*

En se penchant sur l'histoire du Carmel, liée à notre histoire européenne, Edith Stein s'est intéressée au Carmel français à travers diverses figures de sainteté plus ou moins connues : sœur Marie de l'Incarnation (M^{me} Acarie), les Carmélites de Compiègne, sœur Marie-Aimée de Jésus, Marie Antoinette de Geuser (*Consummata*) et sœur Élisabeth de la Trinité, sœur Marie de Jésus Crucifié et Sainte Thérèse de l'Enfant Jésus de la Sainte Face. Son regard intuitif sur ces carmélites françaises peut nous aider à les redécouvrir pour aujourd'hui.

En contemplant ces visages carmélitains, Edith Stein est devenue peu à peu sœur Thérèse Bénédicte de la Croix et en composant ses écrits sur ces belles figures du Carmel français, elle nous dit également quelque chose de la manière dont elle intériorise leur témoignage pour en vivre et permettre à d'autres de puiser à ces « sources cachées ».

ÉDITIONS DU CARMEL

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

réjouir de la fondation du 52^e monastère de carmélites déchaussées en France (Abbeville). C'est dire la rapidité de l'expansion du carmel thérésien en France, le succès de « l'invasion mystique », selon l'expression d'Henri Bremond.

En 1637, la fameuse « journée des dupes » (10 novembre 1630) n'est pas si loin, cette journée où le parti de Marie de Médicis perdit définitivement le pouvoir : Louis XIII était affermi sur son trône et Richelieu au faîte de sa puissance. Ses partisans furent pourchassés, Louis et Michel de Marillac arrêtés ; la reine mère fut emprisonnée. Marie de Médicis parvient bientôt à s'échapper et gagna les Flandres en 1631 ; après bien des voyages, elle alla mourir à Cologne en 1642. Quoi qu'il en soit du jugement de l'histoire sur cette représentante de la famille de Médicis, la chronique du Carmel, de France comme d'Allemagne, a gardé mémoire de ses largesses et de ses dévotions. Lorsque Marie de Médicis s'installe à Cologne, elle offre au carmel de la ville une belle statue de la Vierge, « Marie Reine de la Paix », qui donnera son nom au monastère.

Le carmel "*Regina Pacis*" connut deux interruptions de sa présence à Cologne. La première advint lors de la sécularisation de 1802, dans le sillage des troupes napoléoniennes. Sœur Franziska des Mérites infinis de Jésus-Christ (1804-1866) fonda à nouveau le carmel de Cologne en 1850, sous le vocable de Saint-Joseph, comme le décrit sœur Bénédicte dans le texte qu'elle lui consacre². La seconde interruption eut lieu lors du *Kulturkampf*, la tentative de Bismarck de déraciner l'influence catholique (1875). Les carmélites s'exilèrent à Echt, aux Pays-Bas, là où sœur Bénédicte trouvera elle-même refuge en 1939. Lors de son voyage vers Echt, sœur Bénédicte demanda la permission d'aller prier aux pieds de la statue Notre-Dame de la Paix, dans l'ancienne chapelle du premier carmel devenue église

paroissiale. Le 29 avril 1942, à Maastricht, elle et sa sœur Rosa « rencontrèrent par hasard un fonctionnaire bienveillant, originaire de Cologne. Il leur raconta que, le 28 avril, l'ancienne église des carmélites, “*Maria vom Frieden*”, avait brûlé au cours d'un bombardement et que l'image miraculeuse de la “Reine de la Paix” avait été détruite³. »

Le carmel de Cologne-Lindenthal, qui fut fondé le 21 octobre 1896 et dans lequel entra Edith Stein, est donc la troisième implantation carmélitaine à Cologne. Il porte à nouveau le nom de la Reine de la Paix, fier de devoir son existence à des carmélites formées directement par sainte Thérèse d'Avila. Il sera totalement détruit en 1945. La communauté s'installera sur le lieu de la première fondation. En 1937, le carmel faisait mémoire de son passé, particulièrement lors de la célébration de son troisième centenaire. « *Des filles de sainte Thérèse, personnellement formées par elle et le Père Jean [de la Croix], ont fondé les premiers monastères en France et en Belgique ; de là, l'Ordre pénétra bientôt en Rhénanie.* » (SC, p. 224).

Sœur Bénédicte a donc été plongée dès son entrée au Carmel dans une atmosphère où l'on explorait les chroniques, les vieilles archives et où l'on préparait assidûment le troisième centenaire de la fondation du monastère. Cela n'a pas dû déplaire à celle qui écrivait dans *Vie d'une famille juive* :

« *Cet amour de l'histoire n'était pas chez moi une manière purement romantique de me plonger dans le passé ; une participation passionnée aux événements politiques du présent représentant l'histoire en train de s'écrire y était très étroitement associée et ces deux aspects provenaient sans doute de la conscience exceptionnellement forte que j'avais de la responsabilité sociale, du sentiment de la solidarité qui unit l'ensemble de l'humanité comme aussi les communautés plus restreintes.* » (VFJ, p. 223)

En d'autres termes, dans sa perspective d'historienne, sœur

Bénédicte pressent que la communauté plus restreinte du Carmel, et plus restrictivement encore du carmel de Cologne, peut recevoir une sève féconde en puisant à ses racines. Le troisième centenaire de la fondation fournit à sœur Bénédicte une occasion unique de ressaisir d'un seul regard toute l'histoire carmélitaine pour aviver encore son désir de vivre en carmélite. Elle écrit du reste dans un texte sur Élisabeth de Thuringe (plus connue en France sous le nom d'Élisabeth de Hongrie) :

« Pourquoi notre époque apprécie-t-elle les commémorations au point que l'on pourrait presque dire qu'elle ne peut s'en passer ? Serait-ce à cause du poids accablant de détresse qui suscite l'envie d'échapper encore et encore, le temps d'un court répit, à l'atmosphère grise et oppressante du présent et de se réchauffer au soleil de jours meilleurs ? Mais une telle fuite du présent ne serait qu'une façon bien stérile de commémorer et nous sommes en droit de supposer que ce regard vers le passé naît d'une exigence plus profonde et plus saine, quoique parfois implicite : une génération, dans la misère de son esprit et le désir de l'Esprit, se tourne partout où l'Esprit un jour a jailli en plénitude, afin de s'y désaltérer. Et c'est une pulsion salutaire. Car l'Esprit est vivant, il ne meurt pas. Là où il a été un jour à l'œuvre, modelant les vies et les créations humaines, il ne laisse pas derrière lui que des mémoriaux sans vie mais il y est présent par un mode d'être mystérieux, à la manière d'un brasier couvert et bien caché, qui s'embrase vivement d'un seul coup, qui rayonne et propage le feu dès qu'un souffle vient, en le caressant, lui redonner vie. Le regard pénétrant et plein d'amour du chercheur qui découvre dans les mémoriaux du passé cette étincelle cachée, voilà le souffle qui donne vie et fait jaillir la flamme. Les âmes qui s'ouvrent à son action sont la matière qu'il embrase et où il devient puissance qui modèle, qui aide à maîtriser et à façonner la vie présente. Et si c'est un feu de sainteté qui a brûlé un jour sur cette terre et a laissé des traces de son action, alors tous les lieux et les reliques de cette action sont l'objet d'une protection sainte, le brasier caché est alimenté et entretenu mystérieusement par la source originelle de tout feu et de toute lumière, pour toujours resurgir soudain comme une source de grâce qui féconde et ne s'épuise jamais. » (SC, p. 81-82).

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

Malgré une santé fragile, Dorothee fut enfin admise au Carmel et reçut le nom de Marie-Aimée ; elle a vingt-et-un ans. Elle s'ouvrit à son directeur d'alors, lui faisant part de ses grâces mystiques, mais elle les cacha soigneusement au reste du monde. Son admission à la profession n'était pas jouée d'avance, en raison de sa santé fragile et de ses grâces déroutantes qui transparaissaient malgré sa discrétion, et elle priait longuement pour être admise. Dans la prière, elle eut une vision de sa mère qui au ciel intercédait pour elle. Sans vouloir dresser trop d'analogies faciles, cette vision de sœur Marie-Aimée est l'une des rares que sœur Bénédicte nous rapporte, je pense qu'il n'est pas indifférent de l'entendre parler de sa propre mère Augusta Stein : « *Ma mère était le lien solide qui faisait l'unité de la famille, d'ores et déjà quatre générations.* » (Lettre du 13 septembre 1936, ESGA 3, p. 224) ; « *Je ne l'ai pas revue depuis mon entrée au monastère. C'est ce qui a été pour moi le plus difficile dans ma vie religieuse. Mais cela n'a pas ébranlé ma conviction que je suis là où je dois être.* » (ESGA 3, p. 282). Elle a le sentiment net de la présence de sa mère à ses côtés alors qu'elle renouvelle ses vœux, le 14 septembre 1936 : « C'était la troisième fois que sœur Bénédicte prenait part à cette célébration, qui se déroulait dans le calme du petit matin. Elle confia ensuite à une sœur dont elle était proche : "Quand j'étais sur le point de renouveler mes vœux, ma mère était près de moi. J'ai ressenti sa proximité de manière sensible." Le jour même arriva de Breslau un télégramme avec l'annonce de son décès. Elle était morte précisément à l'heure du renouvellement des vœux. »³ Sa mère est désormais pour elle son « *plus fidèle intercesseur pour que [elle] aussi [...] parvienne au but* » (ESGA 3, p. 230).

Un événement extérieur va amener sœur Marie-Aimée de Jésus, heureuse de vivre sa vie cachée au Carmel, à oser une

parole publique : le retentissement de la *Vie de Jésus* par Ernest Renan, niant la divinité du Christ (1863). Contre cette « hérésie », sœur Marie-Aimée se sent intérieurement poussée à prendre la plume pour défendre sa foi. « *Mais il ne lui suffisait pas de prier, de souffrir et de pleurer, pendant qu'évêques et prêtres menaient ouvertement le combat. [...] "Après avoir prié, j'écrirai..."* » (SC, p. 200). Étonnante confiance pour une carmélite ! Mais je crois que cela rejoint ce que sœur Bénédicte a vécu : contre l'antisémitisme et le nazisme en général, elle prend les armes, avant son entrée au Carmel parce qu'elle sait que son rôle d'enseignante lui donne un accès aux jeunes que l'Église n'a pas toujours touchés, mais elle continue d'écrire *Vie d'une famille juive* au noviciat, parce qu'elle en a la permission et estime urgent de réfuter la propagande nazie.

Sœur Bénédicte décrit avec sympathie le travail de sœur Marie-Aimée, écrivain au Carmel⁴. Apostolat et labeur aride, expérience intérieure et ascèse : « *Marie-Aimée ne s'accorda plus un instant de repos. Dès que le temps arrivait où elle avait permission d'écrire, elle se mettait au travail, fût-elle totalement épuisée et accablée de douleur* » (SC, p. 201-202) ; « *Après cinq années d'un travail assidu, l'ouvrage put être achevé en la fête de la sainte Mère Thérèse, le 15 octobre 1869. Marie-Aimée devait, selon son attrait le plus profond, passer le reste de sa vie entièrement cachée en Dieu avec le Christ.* » (SC, p. 203). Sœur Bénédicte elle-même, ayant repris des travaux philosophiques par obéissance, les conduisit à terme, selon ce qu'il lui fut possible, mais en éprouvant une grande joie de pouvoir ensuite prendre plus de part à la vie communautaire.

Sœur Bénédicte s'intéresse aussi à une autre facette de la personnalité de sœur Marie-Aimée : son rôle de formatrice, auprès des jeunes qu'elle côtoie avant son entrée au Carmel,

puis auprès des novices. Elle insiste sur le discernement : il faut manier tantôt la douceur, tantôt la fermeté. Elle insiste surtout sur l'importance de l'exemple, du rayonnement de la personne, plus efficace que tout discours pour instruire et entraîner : « *Son exemple seul était déjà puissant pour façonner les âmes, on sentait son union intime avec Dieu et on était attiré. Mais elle était aussi une conductrice d'âmes qui savait agir énergiquement. Elle ne reculait pas devant une intervention sévère et décidée là où c'était nécessaire. Pourtant on se rendait compte même alors que c'était par amour – un amour véritablement divin qui entourait les âmes qui lui étaient confiées d'une sollicitude inlassable.* » (SC, p. 204). Edith Stein a traité ce thème, entre autres dans ses conférences ou ses essais⁵. Dans un écrit sur Thérèse formatrice, elle déclare qu'il suffit de lire le portrait de la véritable carmélite sous la plume de la *Madre* pour deviner quelles vertus lui sont particulièrement chères. « *Ce récit de la vie et de la mort d'une de ses filles montre bien comment la sainte Mère concevait une véritable carmélite, et quelles vertus en particulier constituaient les clefs de voûte de son projet d'éducation...* » (AE, p. 69). « *La sainte Mère avait une connaissance profonde de la nature humaine. Elle savait parfaitement combien son but dépassait cette nature, et avec quelles difficultés elle devait compter. Sa réalisation exigeait un travail éducatif radical. Elle n'hésita pas à s'y atteler. Pour l'essentiel, cette formation se déroulait dans le cadre d'une communauté de personnes, à travers l'influence exercée sur les âmes individuelles.* » (AE, p. 71-72). On peut appliquer la même méthode à Edith Stein elle-même pour lire entre les lignes son propre idéal religieux. Edith Stein biographe trahit ses propres attraits, elle utilise ici deux mots qu'elle affectionne : *persönliches Zusammenleben* et *Einwirkung* ; la formation s'effectue en vivant ensemble, par des liens de

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

217), « jusqu'à ce que tous soient consommés dans l'Unité » (A, p. 217 ; C, p. 48). Sœur Bénédicte mentionne alors explicitement la jeune mystique française :

« C'est bien ainsi que Marie-Antoinette de Geuser avait compris sa vocation. Elle dut accomplir cette suprême mission du chrétien au milieu du monde et son parcours a certainement valeur d'exemple et d'encouragement pour ceux qui, nombreux aujourd'hui, se sentent poussés à prendre fait et cause pour l'Église en prenant radicalement leur vie intérieure au sérieux et qui n'ont pas reçu l'appel à suivre cette vocation en menant une vie cachée dans un monastère. » (SC, p. 71). Sœur Bénédicte explicite ici une pensée qui apparaît aussi dans ses conférences sur la femme : la vocation chrétienne à la sainteté peut s'épanouir en plein monde. Elle pense aussi certainement ici à la période de sa vie, si féconde, où elle était enseignante et conférencière, quand l'obéissance à son père spirituel lui "barrait" la route du Carmel. Peut-être est-ce de cette époque que l'on peut dater son amitié avec Marie-Antoinette de Geuser, dont les écrits furent diffusés dans les années trente, et même en traduction allemande (Pustet, Ratisbonne 1934, citée par sœur Bénédicte, quoiqu'elle-même ait aussi lu l'original en français). L'apostolat est intrinsèquement lié à la contemplation ; c'est l'Amour qui se diffuse, comme Marie-Antoinette l'a magnifiquement exprimé :

« Toute ma vie, c'est de demeurer cachée dans l'Amour pour Le donner... de me perdre de plus en plus en cet abîme d'intimité afin de répandre l'Amour toujours plus pleinement. Posséder Dieu, c'est le vrai bonheur, mais Le donner, voilà le comble de la béatitude ! Vivre d'Amour, c'est très doux ; mais donner cette vie divine, c'est infiniment plus délicieux encore ! Je voudrais être tellement pleine de grâce que, de tout mon être, la vie déborde sur les âmes... Je voudrais rayonner la Vérité et répandre l'Amour sur toutes celles qui me touchent de près ou de loin et sur des légions d'autres... Je voudrais semer des vocations

saintes et j'amasse pour cela dans les greniers de notre Père, de la semence à l'infini. » (9 avril 1916 ; A, p. 168).

« Il faut posséder la "lumière de la vie" tout entière pour pouvoir la donner dans son harmonie complète, et il faut en être pénétré jusqu'en ses moindres fibres pour pouvoir la communiquer avec les nuances si délicates que demandent les besoins des autres. » (C, p. 275-276).

Sœur Bénédicte cite longuement la lettre du 27 septembre 1917, une des dernières de Marie-Antoinette à sa correspondante du Carmel (C, p. 273), la date n'étant pas sans signification quand on sait le lourd tribut humain que payait la famille de Geuser à la Grande Guerre :

« C'est la tranquillité dans l'ordre en même temps que l'activité affranchie de toute entrave. L'âme milite dans la paix, parce qu'elle travaille juste dans le sens des décrets éternels. Elle sait que la volonté de son Dieu s'accomplit parfaitement pour sa plus grande gloire, car, si la volonté humaine limite souvent la toute-puissance divine, cette toute-puissance en triomphe encore et fait une œuvre magnifique avec les matériaux qui lui restent. Cette victoire de la force de Dieu sur la liberté des hommes qu'il laisse agir cependant est une des choses les plus adorables du plan divin. » (SC, p. 71-72).

Sœur Bénédicte ajoute :

« Quand Marie-Antoinette de Geuser a écrit cette lettre, elle était presque au seuil de l'éternité, seul un voile ténu la séparait encore de cet accomplissement ultime que nous appelons la vie glorieuse. » (SC, p. 72).

Ainsi, Marie-Antoinette de Geuser, unifiée en Dieu, voit tout « comme Dieu le voit » et perçoit l'avancée du dessein divin, là même où les libertés humaines semblent tenir en échec le plan de son Amour. « De là (c'est-à-dire de Dieu), écrit-elle le 13 octobre 1913 à son oncle Anatole de Grandmaison, on voit tout d'en-haut, comme Dieu Lui-même voit les choses. » (A, p. 142).

Cette unification profonde de l'action et de la contemplation, de la vie intérieure et de la forme extérieure, se déploie ici-bas

dans la multiplicité des actes, des temps, des lieux. Écoute de la Parole et déploiement de l'action, temps de prière liturgique et temps de prière solitaire, espace de prière et apostolat universel. Et voici la conclusion d'Edith Stein : « *Le chemin [...] c'est le Christ* » (SC, p. 73). Par ses sacrements, il nous attire à lui. Si, pour chanter l'efficacité de ces sacrements, actes du Christ et de l'Esprit vivifiants, sœur Bénédicte cite saint Augustin et saint Jean Chrysostome, elle reste néanmoins en profonde consonance avec le message de Marie-Antoinette de Geuser, qui avait un grand sens de la liturgie ecclésiale et des sacrements : « On voudrait dire aux âmes que, par le baptême, la Sainte Trinité a fixé sa demeure en elles, que la grâce leur a été donnée en même temps comme une vie divine pour les transformer et les rendre capables de s'unir à Celui qui demeure en elles. Ah ! soyons fidèles à l'action de la grâce, nous qui savons le don de Dieu, afin de n'en rien laisser perdre » (*Memento*, in F, p. 27). Et : « Comme on voudrait faire sentir aux autres la puissance de cette action si vivante de l'Esprit Saint par laquelle le Christ devient "tout en tous".[...] Posséder en Lui "toute la plénitude de la Divinité", quelle vie ! Et accroître sans cesse cette intimité en se nourrissant de Lui-même ! Ah ! si nous savions le don de Dieu ! » (3 juillet 1916 ; C, p. 252-253).

Avec Marie Antoinette de Geuser, Edith Stein a compris la vie intérieure comme un état de vie, qui pouvait être vécu en plein monde comme au cloître.

¹ K.-H. Wiesemann, « *Edith Stein im Spiegel des Denkweges Erich Przywaras* » in *Edith Stein, Themen-Bezüge-Dokumente*, éd. par B. Beckmann et H.-B. Gerl-Falkovitz, Königshausen & Neumann, 2003, p. 196.

² Sur le martyre des carmélites de Compiègne : *Die Letzte am Schafott*, Munich, Kösel 1931. Voir plus loin à propos des carmélites de Compiègne.

³ *Lettre à ses frères*, introduction par le Père André Ravier, p. 20.

⁴ Lettre au Père Plus, 22 novembre 1929.

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

Die Karmelitin

*Sie ist eine Seele dargebracht,
Geopfert für Gottes Ruhm,
Mit ihrem Christus hängt sie am Kreuzespfahl,
Doch wie ihr Kalvarie voll Licht !
Da sie das göttliche Opfer geschaut,
Erstrahlt in ihrer Seele ein Licht ;
Sie begriff ihren erhabenen Beruf
und ihr verwundetes Herz rief : Hier bin ich.*

*Sie ist eine Seele, die im Sturm Er nahm,
Voll des Christ, um Ihn immer zu spenden,
Wie die Jungfrau hat Gott sie erwählt
Tag und Nacht Ihn zu Füßen zu weilen.
In dieser Gefangenen, seht wohl,
Hört nimmer auf das Gebet ;
Ihre Seele ist Beute, in Ketten ganz,
Von Christus reisst nichts sie mehr los.*

*Eine Seele in Anbetung ist sie,
Ausgeliefert dem göttlichen Tun,
Ihm durch alles hindurch vereint.
In der Höhe das Herz, vom göttlichen Feuer entflammt.
Sie fand das Eine, das Nötige,
Gottes Wesen, Licht und Liebe,
Sie hüllt die Welt in ihr Gebet,
In wahren Apostolat.*

*Eine verschlossene Seele ist sie
Den vergänglichen Dingen der Welt ;
Aber offen und voller Licht,
Zu schauen, was das Auge nicht sieht.
Der göttliche Adler trägt sie im Licht,
Auf die erhabenen, leuchtenden Gipfel,
Sie zu bergen in des Vaters Haus.
Zu vollenden im Eins mit Gott.*

La mise en regard des deux textes en français nous permet de

voir l'appropriation que fait sœur Bénédicte de cette poésie d'Élisabeth. Notons tout d'abord que cette poésie était mise en tête des quatorze poèmes présentés par Mère Germaine. Si sœur Bénédicte en a fait la traduction, c'est parce qu'elle s'est sentie rejointe dans ses aspirations les plus profondes et qu'elle a voulu partager avec d'autres ce trésor.

Notons cependant, que celle qui affirmait « qu'une traductrice devait être transparente comme une vitre⁴ » s'est autorisée quelques modifications.

Ayant donné à sa traduction le titre de "la Carmélite", elle ne reprendra pas cette appellation qu'Élisabeth a mise au début de chaque strophe.

Le langage possessif d'Élisabeth : « son Christ », « son Dieu » n'est pas repris par Edith. Par son héritage juif, elle respecte trop la transcendance du Dieu vivant pour se l'approprier même dans un élan mystique, à l'exception toutefois du troisième vers de la première strophe qui parle du Crucifié. « *avec son Christ, suspendue au bois de la Croix.* » Cela nous renvoie à toute la *Scientia Crucis*, la science de la croix si chère à Edith et dont Élisabeth parle également à la fin de sa vie, d'une façon légèrement différente :

« Que sa volonté sainte soit le glaive qui vous immole à tout instant ; allez vous faire enseigner cette science près de Jésus au jardin de l'agonie... » (L 291)

« Il me semble que c'est mon Maître qui est près de moi, et qui vient m'encourager et m'apprendre à porter sa Croix. » (L 309).

« Je te donne rendez-vous à l'ombre de la Croix pour apprendre la science de la souffrance. » (L 314)

Mais pour l'une comme pour l'autre, il s'agit de cette science d'amour, de cette science des saints. « J'ai essayé de balbutier ce que c'est que d'aimer : je crois que c'est la science des saints, et

je n'en veux pas connaître d'autre. » (L 235)

En écho à ces paroles d'Élisabeth, citons Edith dans *La science de la croix* : « *Il s'agit d'une vérité bien connue, d'une théologie de la croix, d'une vérité vivante, réelle et active. Cette vérité est enfouie dans l'âme à la manière d'un grain de blé qui pousse ses racines et croît. Elle marque l'âme d'une empreinte spéciale qui la détermine dans sa conduite à tel point que cette âme rayonne au dehors et se fait connaître par tout son comportement. C'est dans ce sens que l'on parle d'une science des saints et que nous parlons, nous, de la science de la croix.* » (SDLC, p. 4). « *Quand une âme sainte accueille de cette façon les vérités de la foi, celles-ci deviennent en elle la science des saints. Et quand c'est dans le mystère de la croix qu'elle la puise, cette science s'appelle la science de la croix.* » (SDLC, p. 5). Et encore : « *Ce que saint Jean nous dit de la croix ne répondrait pas à l'idée que nous nous faisons de la science de la croix si sa doctrine se contentait d'être une pure connaissance intellectuelle. [...] Ses fruits, nous les contemplons dans la vie de notre Saint.* » (SDLC, p. 306).

Dans la traduction de la deuxième strophe du poème, les désignations sont changées : Dieu devient le Christ et le Maître devient Dieu. Notons également dans cette strophe une réinterprétation de Marie. Élisabeth évoque la figure de Marie, sœur de Marthe aux pieds de Jésus. Sœur Bénédicte parle de la Vierge. Il est vrai qu'une certaine exégèse spirituelle confondait la figure de toutes les Marie...

Il est difficile de comparer les deux textes, car il s'agit d'un original et de la traduction d'une traduction. Nous pouvons globalement noter que derrière les expressions choisies par Edith, nous sentons vibrer tout son être : « *entièrement livrée* », « *offerte en sacrifice* », « *conquise avec force* », « *entièrement*

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

peut se lire dans la lettre de Thérèse du 18 juillet 1890. À la fin de la lettre, Thérèse, après avoir copié quelques phrases de l'Écriture, écrit : « Sa face inclinée me presse de lui rendre amour pour Amour. » (LT 108).

La mention de « *tous les petits sacrifices* » revient très souvent sous la plume de Thérèse : « La vie religieuse m'apparaissait *telle qu'elle est* avec ses *assujettissements*, ses petits sacrifices accomplis dans l'ombre. » (Ms A, 58 r°).

« Encore m'arrive-t-il souvent de laisser échapper de ces petits sacrifices qui donnent tant de paix à l'âme. » (Ms C, 31 r°).

« Mes peines et mes joies, mes petits sacrifices / Voilà mes fleurs ! ... » (PN 34, R.1).

Quand Edith parle de « *remporter avec le sourire de la charité toutes les victoires sur soi* », comment ne pas penser à cette phrase de Thérèse : « Une parole, un sourire aimable suffisent souvent pour épanouir une âme triste » (Ms C, 28r°) ? Et comment ne pas se souvenir du sourire que Thérèse adresse à sœur Saint-Pierre quand elle l'emmène au réfectoire : « Ce fut par ce petit moyen que ne n'avais pas cherché exprès, que je gagnai tout à fait ses bonnes grâces, et surtout (je l'ai su plus tard) parce qu'après avoir coupé son pain je lui faisais avant de m'en aller mon plus beau sourire. » (Ms C, 29v°) ? Pensons également au sourire que Thérèse offre à cette sœur qui l'agace en tout, mais en qui elle veut voir une parfaite religieuse : « Je tâchais de lui rendre tous les services possibles et quand j'avais la tentation de lui répondre d'une façon désagréable, je me contentais de lui faire mon plus aimable sourire. » (Ms C, 14r°).

« *Ne laisser passer aucune occasion de servir les autres* » fait encore une fois penser à Thérèse, quand elle dit qu'elle essayait de faire de petites choses :

« Mes mortifications consistaient à briser ma volonté toujours prête à

s'imposer, à retenir une parole de réplique, à rendre de petits services sans les faire valoir... » (Ms A, 68v°).

« Je m'appliquais surtout à pratiquer les petites vertus, n'ayant pas la facilité d'en pratiquer de grandes, ainsi j'aimais à plier les manteaux oubliés par les sœurs et à leur rendre tous les petits services que je pouvais. » (Ms A, 74v°).

Dans une lettre à Céline du 18 juillet 1893, elle écrit : « Quand je ne *sens* rien, que je suis incapable de *prier*, c'est alors le moment de chercher de petites occasions, des *riens* qui font plaisir, plus de plaisir à Jésus que l'empire du monde, ou même que le martyr souffert généreusement ; par exemple un sourire, une parole aimable, alors que j'aurais envie de ne rien dire ou d'avoir l'air ennuyé. » (LT 143).

C'est « *la petite voie, un bouquet de petites fleurs à peine écloses et passant inaperçues* ». Ici encore il nous faudrait citer le manuscrit B, mais nous le ferons en écho à un autre texte d'Edith qui reprend l'image du bouquet de fleurs : « *Un bouquet déposé chaque jour devant le Saint des Saints – peut-être le silencieux martyr d'une vie entière dont nul ne soupçonne rien –, source de joie profonde et d'allégresse intérieure en même temps que puits de grâce jaillissant sur la terre.* »

Une vie cachée mais qui possède une étonnante fécondité. Fécondité d'une vie de prière qu'Edith avait déjà évoquée dans une conférence sur la femme : « *La vie de la fiancée de Dieu se transforme en maternité surnaturelle dont bénéficie toute l'humanité rachetée et peu importe qu'elle ait travaillé elle-même d'une façon immédiate pour le salut des âmes, ou bien que son seul sacrifice personnel produise des fruits de grâces, dont ni elle-même ni personne peut-être n'a conscience.* » (FD, p. 128).

À travers ces quelques lignes, nous percevons bien qu'en

1935, alors qu'elle est au noviciat, sœur Bénédicte est tout imprégnée de la pensée et de la théologie de Thérèse, de la pensée et de la théologie du Carmel, comme elle l'indique dans une analyse tout à fait particulière sur laquelle nous reviendrons ultérieurement.

Voyons tout d'abord, à travers quelques exemples pris dans ses textes spirituels, comment elle se laisse imprégner par l'exemple et les écrits de Thérèse.

Nous trouvons sous la plume d'Edith Stein, dans une de ses exhortations pour l'Exaltation de la Sainte Croix, l'expression typiquement thérésienne des "mains vides" (Pri 6) : « *Seules les mains vides des biens d'ici-bas peuvent recevoir les biens du Ciel.* » (SC, p. 239).

Lors de la profession de sœur Myriam de Sainte-Thérèse, le 16 juillet 1940, elle écrit une petite exhortation dans laquelle elle montre que la Vierge Marie est modèle de l'accomplissement des vœux, puis elle conclut ainsi : « *Sainte Thérèse de l'Enfant-Jésus vous montre, jusque dans les moindres circonstances de la vie quotidienne, comment on peut au Carmel suivre Jésus et Marie. Quand vous aurez appris à son école à ne vous attacher qu'à Dieu seul et à le servir d'un cœur absolument pur et détaché, alors vous pourrez chanter de toute votre âme le chant de jubilation de la Vierge bienheureuse : Mon âme exalte le Seigneur, exulte mon esprit en Dieu mon Sauveur, car le Puissant a fait pour moi des merveilles, saint est son Nom. Et, comme la petite Thérèse, vous pourrez dire à la fin : "Je ne regrette pas de m'être livrée à l'amour."* » (SC, p. 256).

Edith a bien compris le message de Thérèse, qui consistait à découvrir dans les moindres circonstances de la vie quotidienne comment on pouvait s'attacher à Dieu seul et Le servir.

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

sous les yeux. Edith cherchera (dans une lettre du 17 novembre 1935 adressée à sa marraine) à ménager une rencontre entre G. von Le Fort et Hedwig Conrad-Martius, son amie et marraine phénoménologue, sans grand résultat probablement, mais cela nous indique le lien profond qui existait entre Gertrud von Le Fort et Edith Stein. La correspondance, qui se poursuit après l'entrée au Carmel, en témoigne.

Quelle influence Edith Stein exerça-t-elle dans l'écriture de *La dernière à l'échafaud* ? Nous ne savons guère si elle avait lu un ouvrage sur les carmélites de Compiègne, elle ne les cite que dans le passage ci-dessus mentionné. Mais heureusement, une interlocutrice privilégiée d'Edith Stein a eu la présence d'esprit de lui poser la question qui nous intéresse. Mère Petra Brüning, supérieure des ursulines et grande amie de sœur Bénédicte, lui pose en effet la question dans une lettre qui ne nous est pas parvenue, mais dont nous possédons seulement la réponse. Sœur Bénédicte répond le 27 février 1935 : « *Chère Mère Petra, [...] vous m'avez demandé déjà deux fois, je crois, quels étaient mes liens avec la nouvelle de Gertrud von Le Fort. Elle est tombée sur le sujet sans que je n'y sois pour rien. Mais peu après, elle me rendit visite à Munich et nous avons parlé toute une après-midi du Carmel, dont elle était spirituellement encore bien éloignée. Ce n'est qu'en travaillant à cette nouvelle qu'elle s'en est approchée. Elle nous a naturellement visitées quand elle est venue ici [à Cologne, en novembre 1934] et fut très heureuse des deux heures passées à la grille [du parloir].* » (ESGA 3, p. 114). Ainsi, nous pouvons affirmer qu'une part de l'élan spirituel de la nouvelle est due à l'influence d'Edith Stein.

Avant de nous plonger de manière plus approfondie dans le texte de la romancière allemande, n'oublions pas de mentionner pour le public français que *La dernière à l'échafaud* inspira

ensuite Georges Bernanos, qui écrivit quelques mois avant sa mort *Le dialogue des Carmélites*, initialement destiné au film de Raymond Bruckberger. Poulenc allait ensuite faire passer le message des Carmélites de Compiègne dans le monde de la musique. Mais cette célébrité ne se fit pas sans sacrifier la vérité historique. Gertrud von le Fort avait pris de larges libertés avec l'histoire ; son propos était autre que d'écrire une biographie. Bernanos sera à son tour touché par la figure sans consistance historique de Blanche de la Force et les personnages campés par les écrivains sont désormais plus connus que les véritables carmélites.

Gertrud von le Fort respecte cependant quelques faits historiques : il y eut bien un acte communautaire par lequel chaque carmélite de la communauté de Compiègne s'offrit à accepter le martyre pour le rétablissement de la paix et la diminution du nombre de victimes de la Terreur (nous y reviendrons). Une à une, les seize carmélites montèrent les marches de l'échafaud en chantant, produisant une impression profonde sur la foule. Mais ce fut sœur Constance de Jésus, la plus jeune, qui ouvrit la marche en entonnant le chant du « Louez le Seigneur, tous les peuples », un psaume que les carmélites chantaient lors des fondations. Gertrud von le Fort utilise aussi quelques noms historiques, sans respecter leur "rôle" : sœur Constance, une jeune femme décidée du diocèse de Saint-Denis, existe bien, mais n'a pas de compagne appelée Blanche, à moins de dire que Blanche est une sorte de "double" de la vraie sœur Constance, qui eut aussi ses heures d'angoisse. Il faudrait presque ajouter parmi les personnages l'Enfant-Jésus, statuette que possédait réellement le carmel de Compiègne et que les révolutionnaires firent fondre ; Gertrud von Le Fort exploite son caractère hautement symbolique et en fait un

interlocuteur privilégié de la jeune carmélite angoissée. D'ailleurs l'Enfant-Jésus de Prague était aussi dans les années trente objet de dévotion, lui qu'Edith Stein considère dans un de ses textes comme le vrai maître et *Führer* de l'histoire mondiale, une affirmation provocante en ces années sombres². D'autres personnages de la nouvelle s'écartent de leur modèle historique : sœur Marie de l'Incarnation était bien de sang royal et fut en effet la seule à échapper au martyre mais elle ne fut pas l'âme altière et avide de verser son sang que l'auteur nous dépeint, elle se déroba au martyre et finit comme hôte payant du carmel de Sens, écrivant l'histoire de ses sœurs non sans remords. Madame Lidoine était bien prieure mais elle venait d'être réélue. Ce n'était pas la femme du peuple sans allure que nous dépeignent tour à tour Le Fort et Bernanos. La véritable madame Lidoine, alias Mère Thérèse de Saint-Augustin, était une grande prieure par ses qualités humaines et spirituelles, et c'est elle qui soutint sa communauté sur le chemin du martyre. Gertrud von Le Fort a donc pris de grandes libertés avec la vérité historique, non moins belle que la vérité romancée, des martyres de Compiègne. Mais elle a, en diffractant les attitudes intérieures en personnages, permis de mettre en scène à la fois le courage de sœur Constance et son angoisse (en Blanche), le souci de la prieure pour ses sœurs (en madame Lidoine) et son désir d'offrande pour la paix (en sœur Marie de l'Incarnation). Car le vrai drame se joue entre l'angoisse et la foi, entre les forces du mal qui semblent tout submerger et la puissance de l'amour qui a pour seule arme le don de soi. Tel était l'enjeu en 1794 comme en 1933. Le reste est littérature. Notons en passant que la perspective de Bernanos sera différente. Sentant la mort approcher, il lira ce combat entre angoisse et confiance dans une perspective existentielle personnelle, introduisant la fiction de l'agonie terrible de l'ancienne prieure. Mais revenons aux

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

pour être écrit par elle-même.

[r°2] Nous avons encore une question, dont nous vous demandons la réponse : pouvez-vous nous dire en quelle année le Carmel de Bruxelles fut rétabli après la Révolution Française¹⁴ ?

Beaucoup de remerciements, ma Très-Révérènde Mère, à vous et la Révèrende Mère Suppèrieure¹⁵ pour tous vos travaux. Veuillez agrèer l'expression de notre religieux dèvouement.

Dans l'amour de Notre-Seigneur
au nom de notre chère Révèrende Mère

Sr. Teresia Benedicta a Cruce
O.C.D.

4 / A la prieure du Carmel du Pâquier, Suisse :

Echt, 24.7.1942

Ma Très Révèrende Mère¹⁶

Aujourd'hui nous avons reçu votre si bonne lettre. De tout mon cœur je vous remercie de me vouloir accepter comme membre de votre chère famille – à vous et à toutes mes chères sœurs. Je ne peux vous dire comment je suis touchée de votre bonté et plus encore de celle du Bon Dieu. Vous le comprendrez mieux encore après avoir entendu l'histoire de notre vie et celle de notre famille. Nos ferons maintenant ce qu'il se peut pour obtenir la permission de quitter les Pays-Bas. Mais il est vraisemblable que ce prendra beaucoup de temps – des mois, comme je suppose. Je dois me contenter avec ces paroles.

Notre Chère Révèrende Mère et ma sœur Rosa ajouteront quelques lignes. Mille fois [r°] merci encore une fois, ma chère et Révèrende Mère, et l'expression de mon respectueux amour en Jésus-Christ.

Votre très petite et humble

ind. Sr. Teresia Benedicta a Cruce

1 *Raïssa Oumancoff (1883-1960) épouse Jacques Maritain en 1904. En 1906, elle passe du judaïsme à l'Église Catholique.*

2 *Jacques Maritain (1882-1973) est l'un des philosophes les plus significatifs du néothomisme. Il est passé du protestantisme au catholicisme en 1906. De 1945 à 1948, il est ambassadeur de France près le Saint Siège.*

3 Münster im Westphalie

4 Il s'agit du livre qu'ils ont publiés conjointement en mars 1933 : *De la vie d'oraison.*

5 Edith Stein avait participé à la Journée d'Études de la Société Thomiste de Juvisy, le lundi 12 septembre 1933, qui était consacré à la Phénoménologie. Elle avait profité de ce séjour pour visiter Paris ainsi que le montrent ses notes de voyage. Le jeudi 15, elle se rend à Meudon, chez les Maritain.

6 Suite à la victoire du NSDAP aux élections du 30 janvier 1933, Adolph Hitler devient chancelier. C'est l'instauration de la dictature national-socialiste et le commencement de la persécution des juifs. La loi du 7 avril 1933 leur interdit l'accès aux emplois. À son retour de l'abbaye de Beuron, le 20 mars 1933, il est demandé à Edith de renoncer à ses cours. Il n'y aura cependant aucune demande officielle de la part de l'Institut.

7 Rm 8, 28 « Avec ceux qui l'aiment, Dieu collabore en tout pour leur bien. »

8 Anne Delattre (1889 Templeuve, B – 1945 Mons, B) prieure du Carmel de Mons en Belgique en 1937.

9 La plaquette commémorative du troisième centenaire du Carmel de Cologne, due à la plume de Mère Terera Renata du Saint Esprit (Posselt) apparaît avec le titre : *Unter dem Zepter der Friedenskönigin*, (Sous le sceptre de la Reine de la Paix) ; il sera imprimé par l'éditeur Bachem en 1937 et distribué par le carmel de Cologne.

10 La phrase "Quelle était la première mère prieure ? " est écrite en bas du texte et doit être insérée ici selon le signe indiqué dans le texte.

11 Cette question est également notée en bas de page et une indication montre où la replacer dans le texte.

12 Marie-Alphonse Gysels (1871-1953) prieure du Carmel de Bruxelles.

13 Il ne s'agit pas ici de Sainte Thérèse de Jésus, fondatrice de la Réforme du Carmel, mais de Mère Thérèse de Jésus, de son nom civil, Comtesse von Croy-Solre, qui en 1637 fut envoyée par le Carmel de Bruxelles à Cologne

pour la fondation. Elle était accompagnée par la jeune Isabelle de l'Esprit Saint (Urquine). Après quelques années, la Mère Thérèse est retournée à Bruxelles. Six ans plus tard, quand le couvent était érigé et la construction du couvent définitivement faite, Isabelle appela une sœur du couvent d'Anvers d'où elle venait elle-même et la Mère Thérèse de Jésus vint. (Cano y Sandoval)<> Cette lettre montre que le Carmel de Lindenthal avait commencé les préparatifs du troisième centenaire de la fondation du Carmel de Cologne. Teresa Renata Posselt réunit le matériel pour un livre-hommage qui fut imprimé à Cologne par Bachem (1937) et distribué par les éditions du Carmel de la ville. À la page 75 de ce livre on trouve une reproduction du portrait de la Mère Thérèse von Croy-Soldre envoyée par le Carmel de Bruxelles.

[14](#) Les carmélites de Bruxelles ont dû abandonner les lieux en 1783 suite à l'édit de Joseph II ; elles furent accueillies au Carmel de Saint-Denis où sœur Thérèse de Saint-Augustin, fille de Louis XV, était prieure. En janvier 1790 elles purent revenir à Bruxelles mais se trouvèrent face aux difficultés occasionnées par la Révolution Française. En septembre 1834, après que la Belgique est devenue en 1830 un État indépendant elles purent organiser une vie conventuelle régulière.

[15](#) Edith a écrit « supérieure », comme elle s'adresse déjà à la supérieure du monastère, des interprètes autorisés lisent « sous-prieure ». Il s'agit de Raphael-Marie du Très Saint Sacrement (Emilie Lehanne, 1871-1949).

[16](#) Marie-Agnès (Emma) de Wolf (1880-1967) est entrée au Carmel de Fontainebleau (77), puis elle fondera le Carmel du Pâquier en Suisse.

TABLE DES MATIÈRES

Introduction, du P. Didier-Marie et de Sr Cécile

Edith Stein et la France :

Edith Stein et la langue française :

Edith et le Carmel français :

Le troisième centenaire du carmel de Cologne (Sr C)

Madame Acarie, Rayonnement spirituel en plein monde et vocation de carmélite (Sr C)

Sœur Marie-Aimée de Jésus « écrivain » et carmélite (Sr C)

Marie-Antoinette de Geuser : la prière comme état de vie (Sr C)

Élisabeth de la Trinité : l'Adoration du dedans (P. D-M)

Edith et la petite Mariam (P. D-M)

Thérèse de Lisieux : la « haute sagesse de la “petite voie” » (P. D-M)

Les martyres de Compiègne, des carmélites dans la tourmente (Sr C)

Acte d'offrande de Soeur Thérèse-Bénédictine de la Croix (Quinquagesima 1938)

Abréviations des ouvrages cités

Annexe